

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy.

zespół (fond) 45.

Archiwum Dziaduszyckich

Część I. Rękopisy Biblioteki Poturzyckiej Dziaduszyckich.

190. List polskiego szlachcica do ks. Metternicha w sprawie rzezi galicyjskiej 1846. Odpis z druku.

XIX w. K. 24.

Львівська бібліотека
АН УРСР 08

ВІДДІЛ РУКОПИСІВ

Друж. 190

11.4
Lettre

D'un gentilhomme Polonais sur les Massacres de Gallicie
adressée

Au Prince de Metternich.

à l'occasion de sa dépêche circulaire du 7 Mars 1846. —

Mon Prince,

Il y a plus d'un mois que l'Europe s'émue du récit des évènements de Gallicie, et l'opinion n'a pu encore se mettre à leur niveau; chaque jour apporte des détails plus terribles que ceux qui ont précédé, et qui mettent à l'épreuve et fatiguent toutes les croyances, toutes les idées du siècle. La mesure habituelle des événements est ici en défaut; on a le sentiment que dans une partie de la monarchie autrichienne il s'accomplit un fait qui excède les proportions de l'ordre social établi. —

À la première nouvelle de ce carnage, l'Europe tourna ses yeux vers vous, mon Prince. Habitée depuis longtemps à révéner en vous un des soutiens, un des pères de l'ordre européen, elle avait besoin d'entendre votre parole. C'est de vous que l'on attendait le mot de l'énigme, pour pouvoir juger qu'elle est, dans les événements, la part que doit être faite au caractère national, aux rapports involontés entre les classes indigènes, et qu'elle est celle qui doit être attribuée à l'influence de votre régime, aux investigations de vos agents. Vous avez parlé: l'énormité seule des faits commis, en les rendant incroyables, semblait d'abord les mettre à l'abri de l'animadversion. Néanmoins vous sentîtes bientôt que les accu-

— estonné

du monde civilisé allaient s'élever, et pour ne pas être accusé, vous
en hâte de vous faire accusateur. Souffrez que dans le débat
solennel qui s'ouvre devant ce tribunal où siègent les nations
policières, la postérité et l'histoire, une voix s'élève au pi
nom de cette noblesse exécutée sans bon sens et sans jugement,
sans défense, sans accusation et sans crime; qu'elle s'élève de
sein de cette noblesse sur le front de laquelle nous jetex l'oppres-
-sion, avant qu'elle ait eu le temps de rendre les derniers devoirs aux
dépouilles mortelles de ses frères. Ce sera une voix méconnue
et impuissante que la voix d'un de ceux aux quels vous ne
serez ni justice ni honneur, ni présent ni avenir; que vous
flétrirez même jusque dans le passé et qui contre le poids de
votre parole, déjà imposante par votre position seule, ne sau-
-raient mettre dans la balance que le poids de la vérité scellée du
sang de tant de victimes.

Les derniers événements insurrectionnels dans le grand
duché de Posen, à Cracovie et en Galicie prennent origine dans
dans les importations de la faction du désordre social, qui se
donne le nom de parti démocratique de l'émigration. Le parti
nommé aristocratique, ainsi que cette fraction honorable de
l'émigration qui, en dehors des partis, est aussi éloignée de
la fièvre de l'un, que des puérilités de l'autre, en furent
formellement exclus. Le mouvement émane d'une source
aussi trouble, porte sur l'élément analogue de la société
polonaise dans les différents pays. La noblesse n'y prit part
qu'à sa surface; des employés, des commis d'exploitation, un
certain nombre de fermiers, des jeunes gens, quelques anciens

militaires de grades inférieurs, quelques propriétaires
 réunis, vouta le contingent qu'elle formerait. Les hommes
 de fortune et de quelque position sociale, y prirent part
 en très-petit nombre. La majeure partie de la noblesse
 les personnes de ~~grand~~ poids et d'influence dans le pays,
 les propriétaires aisés, ainsi que la grande propriété, non
 seulement s'abstinrent, mais étaient même exclus de
 toute participation à ces projets, dont ils ne furent in-
 -truits que par la rumeur publique et qu'ils blâmaient
 à haute voix. Contre ce qui vient d'être dit, on voudrait en
 vain alléguer la dernière démarche du prince Crastorjyski
 -ki et sa déclaration en faveur de ces mouvements.

Cette démarche inconsidérée n'a acquis de l'importance
 que depuis que le gouvernement autrichien, à eu la
 grande habileté de prendre au sérieux, pour en faire un
 argument à l'appui de ses accusations contre le corps de la
 noblesse polonaise. La déclaration du prince Crastorjyski,
 bien loin d'être l'expression des sympathies du pays, n'est
 pas même l'expression des véritables sentiments du Prince,
 pas plus que ce mélodrame dynastique que le parti, a per-
 -niment contre les véritables intentions du vénérable
 vieillard qu'il compromettait ainsi, à jurer pendant tant
 d'années, et qui loin d'exprimer l'esprit du pays, en encou-
 le blâme d'un grand nombre de Polonais bien pensans.

Aucun agent de ce parti n'a paru dans les derniers mouvements, et il serait difficile de se méprendre sur les motifs de la désertion. Les personnes de la suite du Prince, sentant leur indépendance compromise par des événements qu'elles n'avaient ni autorisés, ni connus d'avance, se donèrent l'attitude de protéger au moins ce qu'elles n'avaient pas provoqué. Il est reconnu aujourd'hui que les individus qui commencèrent le mouvement de Cracovie ne dépassaient pas le nombre deux cents; c'est devant eux que se retira le général Collin et la milice cracoviennne, composée de soldats autrichiens. Dès lors la république, avec une population de plus de cent trente mille âmes, se trouva seule, confisquée elle-même.

Voyons comment se groupèrent les divers éléments de la société indigène de ce pays. Ce qui participa franchement à ce mouvement et se constitua en gouvernement, n'était composé que du rebut de toutes les classes. Le corps respectable de la société, la grande majorité des nobles et des propriétaires, des négocians, des savans, se tenaient à l'écart. Ce sont eux qui deux fois, après la retraite de vos troupes, d'abord, après la retraite des insurgés ensuite, s'organisèrent en comité provisoire; ce sont eux encore qui composèrent la garde de civet, à laquelle on est redevable du bon ordre qui, pendant ces tristes journées, n'a cessé de régner parmi la population. S'ils ont encouru le blâme d'avoir manqué de courage civique en laissant une bande se constituer en gouvernement, il faut leur tenir compte de ce que vos troupes, avant de les abandonner, les avaient désarmés. Ils

Ils firent preuve de dévouement, en s'opposant pour le bien public les affronts législatifs de la valetaille souveraine, avant qu'ils aient à subir les outrages de vos enquêtes et les exactions de votre garnison. —

Et quelle fut l'attitude de la population des campagnes. Les paysans égorgèrent-ils ceux des nobles qui prirent part au mouvement. M. approuvèrent-ils ceux de leurs prêtres qui, lâchement abandonnés dans cette calamité par leur pasteur, l'évêque Estowski, privé de direction et de conseils, s'étaient de gré ou de force, joints à ce mouvement. La conduite de ce brave peuple fut aussi simple et saine que la sont ses croyances, ses mœurs et les instincts primitifs de son cœur; elle fut en harmonie avec les sentiments des autres classes de la société. Les paysans gardèrent une indifférence absolue, ils refusèrent tout concéder. Pourtant on n'avait négligé aucun genre de séduction: des promesses de propriété absolue, d'abolition de corvée sans indemnité, de partages de biens, furent prodiguées à pleines mains. Ce peuple resta froid, il ne reçut pas seulement ces promesses avec méfiance, il les reçut avec mépris: il sentait qu'elles venaient de gens qui, n'ayant jamais rien possédé, n'entendaient pas l'art de donner, et dans son gros bon sens, il trouvait que, qui donnait trop, ne donnait, au fond, rien. —

Qui ne serait d'accord avec vous, mon Prince, quand vous parlez de la fin ignominieuse de l'insurrection de Cracovie? Ce dévouement à un rapport parfait avec toute l'action. La noblesse polonaise repousse toute solidarité avec les auteurs de ses troubles: on n'y voit d'elle que l'absence de son concours; on y chercherait en vain l'honneur, les sentiments et les procédés qui nous ont de tout temps distingués. La faction du bouleversement social à enfin vu se réaliser son rêve. Elle a agi seule, à l'exclusion surtout de cette noblesse tant haïe et tant injuriée. Ce parti, à Cracovie a fait preuve dans ses agents de ce qu'il pouvait et de ce qu'il valait. Tout en eux était servile, jus qu'à leur manière de concevoir la liberté, qu'ils ne comprennent que comme affront et oppression de ceux qui ont été quelque chose avant eux. On les a vus à l'œuvre, le pays les a jugés, il ne reste après eux que le dégoût. Avec les générations à venir, ils compteront plus tard: on leur demandera au profit de qui, ils ont achevé en Galicie de ronger ce lien instinctif de confiance et d'attachement filial entre les nobles et leurs paysans, héritage tout slave de nos aïeux.

Dans les derniers mouvements de Galicie nous trou-
vons en présence les mêmes éléments de indigènes, la noblesse et les paysans, mais ils sont séparés et contenues à ce qu'on pourrait croire par vos autorités constituées et par vos armées. Comment se fait-il que ces deux éléments, abandonnés à eux seuls, n'aient pas été aux prises à Cracovie, que, chez vous, ils se soient mis l'un sur l'autre,

4

et que ce choc ait provoqué ces scènes d'horreur, qui auront
un long retentissement dans les recueils du vicé-roi
de votre empire ?

Les rapports entre seigneurs et paysans sous l'ancien ré-
gime polonais avaient un caractère patriarcal, c'était une
communauté d'existence et d'intérêt, de travaux et d'occupations
qui approchait beaucoup de la vie de famille. Il n'y
avait pas de lois, de codes, pour régler ces rapports, au plus peut-
être qu'il y a eu négligences sur les rapports intérieurs entre
pères et enfants. Cette société reposait sur les mœurs,
qui se rependaient de la douceur du caractère des Slaves
occidentaux, elle était régie par l'influence de la morale
chrétienne, si puissante dans ces temps de fermeur
et de piété, au plus le prêtre de l'indroït, qui représentait
les intérêts de la religion, était un membre néces-
saire et honoré de cette famille rustique. Le paysan
était exempt du service militaire, et la noblesse payait
peu d'impôts et suivant un mode d'exploitation très-
simple, ne surchargeait pas ses sujets de devoirs
seigneuriaux. Il y eut de bons et de mauvais maîtres
comme dans les familles on rencontre de bons et de
mauvais procédés; l'état du paysan, quoique prospère
en général, était sans garantie politique et par là sujet
à l'arbitraire. Il n'y avait pas d'institutions pour ré-
primer les abus du maître, mais les mœurs les pré-
venaient en grande partie. Jusque dans les derniers
temps de la république ne voit-on ni révoltes, ni guerres

intestines entre les nobles et les paysans. Celles qui eurent lieu dans les provinces orientales et russifiées, tenaient à des motifs religieux. Il est tout-à-fait contraire à la vérité de prétendre que, parmi la population polonaise des campagnes, il se conserve une tradition sur les anciennes cruautés des seigneurs.

Le mode de rapport entre les deux classes de la société entravait si peu les progrès ultérieurs, que, dans la république de Cracovie, le rachat de la corvée a été effectué dans les domaines nationaux ainsi que dans les terres du clergé, ce qui ouvrait aux paysans des terres nobles la perspective d'une émancipation prochaine. De même dans le royaume de Pologne, où les rapports de seigneur à paysan, conservent aussi sous le régime russe leur caractère slave primitif, le progrès graduel vers un état social amélioré ne se trouve nullement entravé. À l'exemple du gouvernement, qui a admis le rachat de la corvée dans une partie de ses anciens domaines, en imposant cette obligation aux donataires auxquels ces biens ont été concédés, beaucoup de nobles, surtout parmi les grands propriétaires, ont également effectué le rachat de la corvée.

Or, quelle a été l'action du régime autrichien sur ces rapports primitifs de la société polonaise?

Voilà à quel point les doctrines de vos scribes se trou-
 vent en défaut ici. Ils préconisent vos règlements ruraux
 ou agraires, et administratifs; ils exaltent leur influence
 salutaires sur les populations de la Galicie; et quand il
 s'agit d'expliquer à l'Europe épouvantée l'abrutissement
 de ces masses, ce sont alors les nobles polonais que vous
 accusez d'avoir dévorés ce peuple. —

Si la noblesse polonaise est responsable de l'état ac-
 tuel du paysan galicien, si c'est elle qui, pendant ces soix-
 tante dix ans, a présidé aux destinées de ces popula-
 tions, où est alors l'excellence tant vantée de votre législa-
 tion? Votre régime de soixante dix ans a donc été im-
 puissant. Mais c'est une accusation trop grave à porter
 contre un gouvernement monarchique; ce sont donc
 vos lois qui ont régné en souveraines. La noblesse
 n'est donc pas responsable de l'état actuel du paysan,
 et c'est votre régime qui a dépravé ce peuple, déna-
 turé son caractère, jusqu'à le rendre ingrat, avide,
 féroce et impie. —

Préférez-vous avoir été impuissant ou corrup-
 teur? Nous prétendons vous prouver qu'en
 Galicie vous avez été l'un et l'autre; vous avez com-
 mencé par une longue dépravation, vous avez fini par
 l'impuissance. —

Vos ordonnances ne peuvent subsister les rapports
 constitutifs de la sujétion, mais elles ne conserveront

que la charpente sèche et décharnée des anciennes relations sous le titre de justice patrimoniale, que le maître d'ait tenu ~~de~~ d'exercer par des mains mercenaires, le plus souvent corrompues; le bien-fonds possédé par le paysan fut dictané incommutable à l'égard du seigneur; et sous ce rapport, la position du premier fut mieux garantie contre l'arbitraire du maître. Toutefois ces réglemens s'arrêtèrent là: Ils n'émancipèrent pas le paysan, ils maintinrent la corvée, mais ils introduisirent des dispositions tracassières pour régler, dans les moindres détails, ce qui ne peut être régi que par les mœurs. Une vaste carrière s'ouvrit à la chicane et à l'arbitraire des employés de corvée; à la morale instructive et pieuse des rapports primitifs, fut substituée une légèreté minutieuse et pédantesque, et le litige devint permanent. Ce qui avait été, dans l'ancien état de l'institution, une source intarissable de sentimens généreux et élevés de la part du maître, de respect filial, de dévouement, et de confiance de la part du paysan, devint par degrés une source de méfiance réciproque, de cupidité, de jalousie et de mauvaises passions de tous genres. Après avoir démolie pièce à pièce l'ancienne autorité du maître, on lui délègua des fonctions nouvelles et odieuses, dont l'exercice répugnait à la nature des anciens rapports, au caractère national et aux mœurs du pays: la perception, au profit du fisc, des impôts onéreux dont on quitta le paysan, et la tenue des conscriptions. —

Et à qui passait l'héritage des anciens seigneurs? Ce n'était pas, comme en Prusse, à des employés éclairés se distinguant par leur tenue morale. Votre législation donna naissance en Gallicie à cette classe d'employés puérils, de mandataires, de justiciaires, comme on les y appelle, dont rien n'approche dans aucun pays pour la dépravation, la perfidie et l'état moral abject. Comme du maître et en même temps fonctionnaires du gouvernement, ils ont trouvé le secret de réunir la bassesse à l'insolence. Ajoutons-y l'action des écrivains consultants, des employés inférieurs, des commis de bureau dans vos administrations de cercle; toute cette lieure enfin qui doit son origine et sa croissance à la corruption des rapports entre maître et paysan. Ces misérables tirent leur subsistance des altercationes intestines des nobles et de leurs sujets, et en exaspèrent leur haine, ils l'exploitent sous la sauvegarde de vos réglemens. Vos employés de cercle en Gallicie, de tout temps rebuts de la classe des fonctionnaires de votre monarchie, avaient pour mission spéciale d'inspirer aux paysans des sentimens hostiles à l'égard de leurs maîtres, de réaliser sur cette terre promise toutes les maximes de cette science occulte qui se résume dans ces mots: *Divide et impera.* —

Le curé de la paroisse, qui dans l'ancien ordre des choses travaillait au nom de la religion à épurer les relations réciproques, fut de plus en plus mis de côté: et que donc hérités de l'influence du prêtre? Ce ne furent pas des écoles primaires bien dotées et sagement organisées;

car c'est un fait reconnu et digne d'attention que la Galli-
=cie manque en grande partie d'écoles de campagne.
Les scribes de votre loi diront-ils encore ici que c'est la
noblesse polonaise qui a empêché la propagation de
ces établissements. Comment se ferait-il que vos seigneurs
= moins si puissans à dépouiller les nobles de leur ancien-
= ne autorité, à détruire tous les pouvoirs tutélaires,
qui relevaient et soutenaient le moral du peuple,
n'aient été impuissans que là où il s'agissait de les
remplacer par des influences nouvelles appropriées
aux progrès de la société? C'est une calomnie de pré-
= tendre que la noblesse polonaise ait jamais entravé les
desseins des gouvernemens en faveur de l'instruction
du peuple. Souvent elle a sous ce rapport, elle-même,
rencontré des difficultés. Les autorités prussiennes
ont-elles jamais eu à se plaindre dans le grand duché
de Posen de quelques entraves qui auraient élevés la ni-
= blesse polonaise contre l'établissement des écoles de
campagne? Ne sait-on pas qu'en dehors de l'action
du gouvernement, il s'est formé dans cette province
une société composée en grande partie de nobles
polonais, et ayant pour objet de porter des secours
à la jeunesse pauvre de toutes les classes qui se
dévoue aux études? Mais on invoque cette apo-
= ciation, car telle est la justice des Allemands à notre
égard: les docteurs de l'ancienne loi autrichienne,
nous accusant de leurs propres méfaits, nous re-
= prochent d'avoir entravé l'instruction du peuple, tandis

que les docteurs de la nouvelle loi prussienne jettent le blâme sur nous, pour avoir trop favorisé cette instruction, pour leur avoir enlevé le mérite d'importer de force ce à quoi nous avons coopéré avec joie.

C'est un des mots les plus judicieux de Montesquieu. Qu'il ne faut pas faire par les lois ce que l'on peut faire par les mœurs. Les rapports qui impliquent la courtoisie, ou doivent être saisis intacts par la main du législateur, sous l'empire des mœurs, tels qu'ils sont encore aujourd'hui sous le régime napoléonien; ou bien ils doivent être tout à fait déposés avec indemnité, ainsi qu'ils l'ont été en Prusse, ou le paysan n'est plus que le vassal de son ancien maître et n'a, comme affaire, rien à débiter avec lui. C'est dans ce dernier cas seulement qu'une législation agraire ou rurale est à sa place, et quelle mérite ce nom, pouvant être forte, nette et précise. Votre législation Josephine, sans détruire l'ancien édifice, lui enlève tous ses étages, elle le saisit croûte par croûte depuis soixante-dix ans, sans men élever à sa place.

En Prusse, avant d'arriver à l'émancipation, on publia quelques réglemens pour régulariser la corvée et fixer la position du paysan; ils furent sobres, strictement appropriés au besoin d'une position transitoire: ils furent sans arrière-pensées. Vos réglemens ruraux ont été fixes pendant toute la durée de votre régime; ils ont constitué comme état normal ce qui est à peine

été supportable comme transition. Ajoutons à tout cela
que ces lois immuables rendirent presque impossibles
tous progrès, toute amélioration de ces tristes rapports
par des transactions entre le maître et son sujet cor-
= viable. C'est ce qui explique pourquoi malgré les bon-
= nes intentions de beaucoup de propriétaires, la Gal-
= licie, sous le rapport du rachat de la corvée, est en ar-
= rière de toutes les autres provinces polonaises. Il y
eu en Gallicie des seigneurs qui luttèrent contre cet
esprit corrosif et irritant du nouveau ordre de choses;
ceux qui par des efforts et des sacrifices extraordi-
= naires réussirent à résister, continuèrent à se faire
respecter, adores même par leurs paysans; ce n'était
pas par suite de vos réglemens, mais en dépit de ces
réglemens. Et ceux-là mêmes, dans les derniers évé-
= nemens, subirent le sort de tous les autres; les
meilleurs maîtres furent recherchés de préféren-
= ce pour être apaisés. —

La Gallicie fut le pays le plus travaillé par les
inimitiés de parti démocratique de l'émigration
parce qu'ils savaient que c'était leur terre promise,
et c'est là qu'ils réussirent à merveille. C'est que les
effets de votre législation sur les rapports de maître
à paysan, se rencontrèrent avec les tendances de ce parti.
Et que pourrait s'en étonner? Comme eux, vous avez vou-
= lu braver la société polonaise, eux au profit des commu-
= nisme, vous au profit du pouvoir. Dans les provinces
polonaises soumises au régime russe, le procès entre le

le maître et le paysan n'était pas même entamé, les appétits des masses n'étaient pas éveillés, les doctrines subversives n'y avaient pas de prise dans le grand duché de Posen le procès était jugé, terminé depuis longtemps, les paysans, élevés à la condition d'un ordre de l'état, virent leur position sociale clairement tracée et aperçue; devenus citoyens ils cessèrent d'être les sujets de leurs anciens maîtres. En Galicie seulement le débat s'agitait, rendu permanent par vos agents; votre législation n'avait pas tranché le mot, elle ne s'était pas réunie sur la condition du paysan: sa situation était indéfinissable pour lui-même, resté ~~est~~ sujet du maître il avait passé sous la dépendance de vos Starostes, il ne savait ni ce qu'il n'était plus, ni ce qu'il était encore, ni ce qu'il était devenu, ni ce qu'il serait; et il s'ouvrait bientôt pour les appétits dévorans de ces masses, une large et sombre carrière. Les imipaires du communisme par principe, les capitaines de vos cercles, par haine du nom polonais et par pusillanimité, n'ont fait que pousser le peuple vers l'abîme sur cette pente où votre législation la placait.

Le parti communiste en Galicie se recrute surtout dans cette classe d'employés privés, plante parasite de la corruption des anciens rapports de maîtres à paysan. D'un côté de cela la classe des nobles propriétaires et celle du clergé fournirent en Galicie à ce parti un contingent beaucoup plus grand que dans aucune autre province polonaise, c'est encore là un effet de conjonctures locales. Du temps de l'ancienne Pologne, cette vie publique que ~~naissait~~ menaient nos pères, ces diètes, ces confédérations, ces guerres, tout est produit dans

Dans l'état des premiers anarchoques, ont été un report
puissant pour former au sein de cette noblesse souveraine,
ces âmes fières, hardies, généreuses et treprenantes et
dévouées, qui nous acquirent l'histoire des contemporains
jusque dans nos malheurs. Notre noblesse n'ait-elle pas
été enthousiaste de lumière, jalouse de s'approprier
tout ce que le progrès du siècle amenait de grand et de
beau? En se dévouant maintes fois au rétablisse-
ment de la patrie est-elle jamais descendue au dessous
d'elle-même pour s'égarer dans les mauvaises doctri-
nes? c'était au contraire l'ordre avec tous ces bienfaits
avec toutes ses richesses sociales, qu'elle aspirait à
rétablir. Ses nobles occupations succéda pour elle
chez vous une vie mesquine d'altercations et de chi-
canes quotidiennes, alimentées par les haineux dépo-
sitaires de vos lois. Nos écoles publiques, arriérées sous
tous les points de vue, appelées à élever les enfants
de tels pères, ne pouvaient qu'exercer leurs âmes
de ces préoccupations fortes, ni fournir un aliment
propre à leur brillante activité. C'est par ce vide
moral que les maximes subversives pénétrèrent
jusqu'à eux. D'ailleurs, dans ces derniers temps, ces
nobles avaient entendus lancer d'entre eux l'ard d'ac-
cusations, l'ard de reproches et par vos vieux doc-
teurs et par les idéologues de la jeune démagogie,
que quelques-uns d'entre eux commencèrent à douter
d'eux-mêmes, de la légitimité de leur position sociale,
et que, croyant devoir se résigner, ils des-
cendirent dans l'abîme pour se réveiller dans les flots

de ce que l'on prétendait être le dernier progrès du siècle. Loin
 d'agir sous l'influence de l'intérêt personnel ou de ce calcul
 perfide que vous leur supposez, mon Prince, ils s'étaient
 pour la plupart de bonne foi, c'est un sentiment hono-
 rable qui les jeta dans l'erreur. La grande majorité de
 nos nobles est restée fidèle à son caractère. Conservant, comme
 ils l'ont toujours fait, le courage de leur position, ils ne
 la renient jamais, ils tâchent de la remplir dignement.
 Les derniers écarts d'un petit nombre, les turpitudes de
 parti intersocial récemment dévoilées, n'ont fait que
 ranimer en eux le sentiment de ce qui leur sied. Oui,
 nous continuerons à garder la même espérance et vis-à-vis
 des destructeurs au nom de l'anarchie, et vis-à-vis des des-
 tructeurs au nom du pouvoir.

Une partie de ce qui vient d'être dit s'applique aussi au
 clergé de Gallicie. Dans vos facultés de théologie, dans vos
 séminaires, pénétra sous l'empereur Joseph la philoso-
 phie allemande de la fin du dernier siècle, dans toute l'arriè-
 re de son rationalisme. Ce ferment resta là. Les tendances
 rétrogrades des administrations subséquentes fermè-
 rent ces établissements aux progrès ultérieurs de la vraie
 science. La majeure partie du clergé séculier perdit l'ho-
 nneur simplicité de ses croyances, sans atteindre à la
 foi intelligente. Il en est résulté un esprit de doute
 et d'indifférence, qui rendit une partie de ce clergé acces-
 sible à toutes les maximes subversives. La place, que
 la piété et les saines doctrines chrétiennes devaient prendre

Dans leur cœur, se trouva dissenti: de ce côté au p^{is} un vaste
champ s'ouvrit à l'action de toutes les mauvaises pas-
sions, de tous les mauvais principes. Au lieu de réfor-
mes ce clergé séculier, dont l'état intellectuel et moral
constitué dans un pays catholique la véritable base
d'une vie religieuse et chrétienne, votre gouvernement
fondait en Gallicie des couvens de jésuites, et de conqui-
sitions qui indépendent. Bientôt vous alliez éprou-
ver, si l'exaltation de quelques-uns est une compensa-
tion pour le manque de piété dans les masses. Beau-
coup d'ecclésiastiques honorables ne se laissent pas
gagner par cette corruption. Plusieurs, lorsque les
massacres commencèrent, voyant l'ordre social se faire
sans défense, se levèrent au nom de la religion pour
arrêter l'effervescence du crime; ils furent massacrés
comme ennemis de l'empereur. Dans cette procession
sortie de Cracovie, vous savez combien de prêtres res-
pectables prirent la croix, sans pensée politique, par
le seul sentiment de leur devoir les plus sacrés, dans
l'intention de faire respecter rentrée les scélérats dans
la voie du Seigneur; vous n'ignorez pas combien
de ces nouveaux croisés furent tués à Podgórzie ou
jetés dans la Vistule par les soldats de ce général qui
là seulement, retrouva son courage.

Cet état social désorganisé de toutes manières
sont là les paroles que vous employez dans votre dé-
pêche en parlant de territoire de Cracovie) frappait
depuis longtemps l'attention des hommes bien pen-
sés de la Gallicie et les remplissait d'angoisses pour l'ave-
-nir;

tout le monde sentait la nécessité d'une nouvelle inter-
 vention des législateurs dans les rapports de maître à
 paysan; et les Etats de la Gallicie finirent par adresser au
 gouvernement une demande formelle à ce sujet. Vous con-
 naissez parfaitement cet état du pays, mon Prince, on
 en a la preuve dans votre dépêche citée par M. ^{de} Guixotte
 le 13 mars, dans laquelle vous dites: « Je crains une insurre-
 ction des paysans contre les nobles, je crains qu'une compli-
 cation sociale n'aggrave pour nous les difficultés de la
 situation politique ». Mais au lieu de vous borner à
 exprimer vos appréhensions en France, pourquoi n'ex-
 primez vous pas en même temps vos volontés en Gallicie?
 Un règlement, réformant les rapports agraires,
 aurait été plus efficace pour calmer les esprits et pré-
 venir les commotions, que tous ceux que la sagesse légis-
 lative la plus consommée pourra imaginer après coup.
 Pourquoi donc ne vous êtes vous pas empressé de satis-
 faire à la demande des Etats de la Gallicie? Vous devez
 avoir eu de fortes raisons pour agir de la sorte. On sait
 plus le gouvernement de la Gallicie, et depuis longtemps
 instruit et de l'action des émigrés et des projets des
 conspirateurs, on savait le jour fixe pour le mouvement
 on en faisait part aux capitaines de cercle. Pourquoi n'agit-
 on pas alors, comme a fait le gouvernement prussien?
 Pourquoi ne prévient on pas le mouvement, en arrêtant
 les conspirateurs? En Prusse le gouvernement d'un roi

juste et magnanime ne tenait pas à augmenter le nombre des victimes. Vous, au contraire, que faites vous ? Vous donnez des ~~ordres~~ instructions sur l'armement des paysans, sur la tactique à observer par ces masses vis-à-vis de leurs maîtres. Au lieu de gouverner, vous conspirez à votre tour. Ces paysans ainsi préparés que font-ils, lorsque les premiers mouvements, dans quelques endroits épars de la Galicie, éclatent parmi les conspirateurs ? Ces paysans de votre école ne font pas comme firent les paysans de Cracovie; ils ne se bornent pas à résister, à se soustraire aux injonctions des nobles, aux exhortations de quelques prêtres: ils s'adressent aux fonctionnaires du souverain, c'est à vous qu'ils demandent des ordres.

Les capitaines de cercle que répondent-ils ? Leur rappellent-ils que la vindicte publique, la poursuite, le jugement des coupables est un droit de la souveraineté; qu'en empiétant sur les attributions de la justice du pays, ils empièteraient également sur la majesté sacrée du monarque, protecteur naturel de toutes les classes de ses sujets ? Pas du tout. Bien loin de leur dire cela, de leur recommander de se borner strictement à la résistance, vos autorités leur recommandent d'agir, de se saisir de leurs seigneurs et de les livrer de quelque manière que ce soit. Et voyez, je ne prétends pas ici qu'une décompense ait été d'avance promise aux paysans; l'ait-elle été, ce fait, qui n'est pas encore suffisamment avéré, serait dans l'ensemble de ce que votre gouverne-
ment

à commis à l'égard de notre race, à peine digne d'être relevé.
 Ces injonctions sont exécutées en un clin d'œil. L'année de
 soixante-dix ans porte fruit dans ces quelques jours, et des
 cadavres voiturés remplis de cadavres, de blessés, de prison-
 =niers, sont amenés dans les chefs-lieux des cercles. —

Vos autorités saisissent-elles les coupables, les punissent-
 =elles pour avoir usurpé les fonctions de la justice du pays?
 Non. Vos capitaines de cercles reçoivent d'office les corps
 de ces victimes, accompagnés des procès-verbaux du meurtre
 =redigés par les meurtriers, et pour récompenser
 leur loyauté et leur zèle ils leur paient le prix des
 têtes au sei livrées. La nouvelle de ce genre de rapports,
 entre l'autorité et les paysans, le récit de la récompen-
 =se accordée se répand et fait le tour du pays. Aucun
 noble n'est plus ni coupable ni innocent, ni suspect,
 ni hors de soupçons, aucun seigneur n'est plus ni
 bon ni mauvais. ces distinctions trop subtiles dis-
 =paraissent. C'est alors que, comme vous dites, mon Prince
 l'action de vos excellentes institutions peut être approu-
 =vée. Les campagnes se livrent contre les châteaux,
 contre les maisons des nobles, contre les presbytères;
 Des familles entières, leurs serviteurs, tombent sous
 la main de ces bandes féroces qui parcourent le pays.
 Vos troupes pendant ces massacres prennent-elles la
 défense de l'ordre public, de l'autorité méconnue? Nullement.
 Vos guerriers, vos vétérans assistent à ces exploits comme à un

combat de gladiateurs, et même, ces bandes en beaucoup
d'endroits commandées par vos soldats, marchent avec
les drapeaux de vos légions sous les mêmes glorieux
drapeaux!

Je ne reproduirais pas des détails trop connus, mais
je ne puis me taire sur cette respectable famille des
Boquers et sur son chef, vieillard de 87 ans, dans la mesure
de quel se résument en quelque sorte les dernières
destinées de notre pays. Il avait connu la Pologne
avant tous les attentats commis contre elle. Il n'avait
jamais ouï ses pères parler d'un massacre de nobles
par les paysans de ces contrées. Il avait vu agoniser
et mourir sa patrie: lui survivant après l'avoir seu-
-vie dans la personne du dernier de ses rois, l'acte par
lequel la Pologne fut condamnée à mort, il l'avait en-
-tendu justifier par les bienfaits dont toutes les clas-
-ses devaient désormais jouir sous l'égide d'un gou-
-vernement fort, civilisé et paternel; et au déclin de
ses jours, sans faute aucune, sans reproche, au
terme d'une carrière marquée par l'honneur, il
voit maltraiter ses fils et tous les siens, il voit im-
-moler autour de lui à une idole que les apaspiens
osent appeler empereur, cette noblesse qui l'honorait
comme un père. Il aura reçu la mort, non pas comme
un malheur, mais comme un bienfait, et à l'instant
suprême il aura repente de ne chez l'ancienne dou-
-leur que lui avait causé la perte de la patrie; il
aura senti qu'avec la Pologne ont disparu au feu pour
lui et pour toute cette antique noblesse, jadis souve-
-raine

de ces contrées, les garanties de la société humaine; tournant son âme vers Dieu, et se reportant dans le passé; il aura ex-
 =piré avec une lueur de l'ancien orgueil polonais sur son
 front ridé par l'âge, et aujourd'hui ensanglanté par le
 fer des apasins. L'exterminateur de toute cette maison
 fut ce forçat libéré qui s'est acquis dans ces désordres une
 =sûreté déplorable renommée, comme un des principaux
 chefs du mouvement; entre lui et les autorités du cercle
 de Tarnow s'établirent des rapports continuels, et cet
 homme se vantant lui-même au nombre de nobles tom-
 =bés sous sa main, n'a cessé pendant longtemps d'être
 en conférence avec les employés impériaux. Par un ven-
 =versement, je ne dirai pas de tous les principes, mais des
 idées les plus simples, au sens commun même, ven-
 =versement pour lequel l'expression de quel les mots
 de la langue manquent refusent leur service, ce Gzeta
 se vit investi des fonctions d'apasin officiel, un scellé
 =ral fut revêtu, comme tel, d'un caractère public.

Peut-être direz vous: « C'était là le seul moyen
 de nous conserver ce pays. » Mon Prince, descendons
 dans les caveaux où gisent les ossements de vos monar-
 =ques; là avec l'assurance d'une conscience chrétienne
 hazardons cette demande: fallait-il à ce prix conser-
 =ver la Gallicie à leur maison? ... Vous entendez ces
 tombeaux qui frémissent; les mains d'une grande et
 pieuse impératrice se lèvent les premiers, l'ombre
 d'Élisabeth de Hauritz vous apparaît aussi: — et ils ont
 répondu.

Mais enfin paraît en Gallicie un rayon de lumière. Le

Le capitaine du cercle de Wadowice publie le 28 Février
une proclamation par laquelle il recommande aux
paysans d'épargner les personnes non suspectes,
Ainsi la distinction de coupable et d'innocent, de
vindicta publique et de meurtre, est et demeure
effacée, on distingue seulement entre les sus-
= pectés et les ceux qui ne le sont pas! —

Mais qui sont donc les suspects, et vis-à-vis de
qui le sont ils? On ne publie pas de listes de proscri-
= tés, les mafes effrayées doivent juger qui conque se trou-
= ve dans la catégorie des suspects. Punies par cet
acte qui légitime leur œuvre, les scélérats tacont-
= nent: ceux qui auraient pu être comme nobles, suc-
= comberont comme suspects, et pour signal de mort
le cri de, Vive l'empereur! retentit toujours. —

Que faites vous alors à Vienne? Ne vous seriez pas
maître de réprimer ce désordre social, vous prêtés
le parti de ne pas le condamner, de le reconnaître,
de le ratifier. Vous publiâtes cette mémorable pro-
= clamations de l'empereur, du 12 mars, par laquelle
vous remerciez les loyales populations de la Galle-
= cie de leur fidélité envers le souverain, en leur
recommandant simplement de ne reprendre leurs
occupations habituelles. Ce manifeste, comme action
de grâces, rendues aux coupables, est plus qu'une
amnistie; et si ce nom lui manque c'est qu'à la face
de l'Europe il n'aurait pas été siant de nommer
la chose par son nom. En même temps vous remer-
= cie vos troupes pour leur courage, vos fonctionnaires
pour leur présence d'esprit. Bien plus encore, dans cette
Dépêche

dans cette dépêche à laquelle nous ne répondons, vous faites l'apologie de ces massacres, vous les élèvez à la hauteur des grands principes sociaux, vous y faites voir la célébration des mystères de la légitimité. Mais l'action du gouvernement autrichien accompagne cette catastrophe dans chacune de ses phrases. Votre régime corrompu, votre haine de la nationalité polonaise dont la noblesse toujours été le principal soutien, préparent le désastre; la lâcheté de vos employés le prouvent et le laisse accomplir. Votre faiblesse vous enchaîne à suivre le courant; d'impuissance en impuissance vous vous voyez complice du crime, de nécessité en nécessité vous arrivez à le sanctifier.

Mais l'action de votre gouvernement ne s'arrête pas là. Enfin vous montrez de l'énergie, et contre qui? Et quelle énergie, grand Dieu! C'est encore l'énergie du faible, l'énergie d'une conscience tourmentée, cette énergie qui s'écharme contre l'adversaire terrifié, qui se dresse contre le danger passé. C'est dans vos enquêtes, dans vos accusations, dans l'occupation d'une cité qui se désarme elle-même, que vous montrez votre vigueur. Pouvés expliquer la retraite du général Collin de Cracovie, retraite qui chez le peuple polonaise a fait revivre le souvenir de certains exploits de France 1809 pour expliquer cette terreur des paysans suscitée par vous, il vous faut augmenter le nombre des coupables l'étendue des conspirations. L'esprit qui anime votre dépêche, dans laquelle vous incriminez le corps de votre noblesse, et qualifiez la révolte de Cracovie de révolution avouée, est l'indice des tendances sous l'influence desquelles agiront vos commissions d'enquêtes. Ces recherches vous app-

partiront de

vous appartenait de droit à Léopol, vous en avez en-
-ve la direction à Cracovie. En Gallicie la besogne de vos
juges d'instruction paraît devoir être simple; vous
n'avez probablement pas beaucoup de coupables à
rechercher; par un heureux hasard, dans le massacre
des suspects et des innocens, les criminels qui il y aura
eu autour aujsi été atteints. Ces enquêtes donc se résu-
-meront dans ce qu'avait en vue Napoléon, lorsqu'il
disoit de quelq^{un} un: « C'est un de ces tâches qui crachent
sur un cadavre. » Mais à Cracovie, dans cette république
privée encore des bienfaits de vos institutions mun-
-cipales, votre position est plus compléce. Ici vous êtes
appellé à enier des coupables parmi ceux justement
qui, par leur situation, ont été les plus s'aignés de
tout concours; parmi ceux dont, à en juger par vos
trés parlemens de Gallicie, vous auriez pu avoir paur,
et que, par conséquent, vous desinez trouver criminels.
A Léopol, il s'agit seulement de justifier Szeles, à
Cracovie il faudra en quelque sorte te remplacer.

Pourquoi, mon Prince, ne vois-je plus à vos côtés
votre ami de tant d'années, M.^{de} Genty, l'illustre
commentateur de Burke, je lui demanderais de plaider
en cette circonstance, la cause de la noblesse polonoise
et de vous faire voir avec les propres paroles de la
confession de ses politiques de toute votre vie, dans me-
-tre désastre, cette légitimité outragée au nom de la-
-quelle vous venez de consommer notre ruine. La
destruction de la noblesse en Gallicie, se borne-t-elle à ceux
qui ont péri? Ceux qui ont survécu sont-ils encore quel-
-que chose

quelque chose. ² Relard en ordre entier d'habitans d'un pays se sont à la merci de l'autre, quand tous les jours il est exposé à entendre leurs menaces impies, à subir leur dessein outrageant; quand ainsi sa position est toute précaire, son avenir compromis; quand presque tous ses membres sont réduits à la condition de fugitifs et d'exilés, alors il ne pèse plus dans la balance de l'équilibre social, il n'est plus rien par lui-même. Anéantir un ordre de l'Etat en faveur des autres ordres ou en faveur des pouvoirs, de ses calculs et de ses craintes, et qui plus est, anéantir un ordre par un autre, détruire la noblesse par les paysans sous prétexte de veiller aux intérêts du trône, votre droit s'étendait-il jusque-là? Au moment où pour la première fois vous portâtes la main sur l'existence de la république polonaise, cette noblesse, que vous détruisiez aujourd'hui, était le vrai, le légitime souverain du pays. L'autorité royale, la population de campagne, celle des villes, ne passaient que d'une manière secondaire dans la balance de ce corps politique. Vous prîtes et la part du roi qui était peu de chose, et toute la souveraineté politique dont cette noblesse avait si démérité. L'empire vous fait dans cet héritage la part de votre empereur aussi large que possible jusqu'à vous aller jusqu'aux dernières limites de cette sphère, vous étiez dans votre droit. Mais, après s'être déparillée de son pouvoir politique, cette noblesse restait un ordre de l'Etat à côté des autres ordres, ici commençait sa légitimité à elle. Circonscrire la situation sociale, de cette

noblesse, situation jadis exclusive, la faire rentrer dans
des dimensions compatibles avec l'existence simultanée
= nie des autres classes, vous étiez encore en droit de le
faire. Cette noblesse, elle-même, dans les derniers temps
de l'exercice de sa prépondérance, avait mis la société polo-
= naise sur cette pente, en ouvrant aux classes jus qu'à
lors exclues, une voie d'émancipation progressive
qui, pendant le laps de temps séculaire depuis, aurait
pu les conduire bien près de ces progrès qu'aujourd'hui
d'hui on nous reproche de n'avoir pas accomplis, quand
chez d'autres on y songeait à peine. Notre légi-
= timité comme principal corps de l'État, cette base
historique de notre nos droits en Galicie, l'impor-
= tant sur la votre. Nos races avaient possédé depuis
un temps immémorial ces manoirs dévastés aujourd'hui
= d'hui; et quant à votre autorité au milieu de nous,
on se rappelle fort bien la date du parchemin
qui l'a créée, on connaît à merveille la teneur de
ses titres. En nous, vous avez porté atteinte au
principe sur lequel repose également l'existence
de tous les autres corps de l'État, l'existence
de tous des autres votre société entière et le pouvoir
de votre monarque. Or, dans l'aurore de Galicie, on
à vu votre légitimité, pour sa plus grande gloire, dé-
= vonner ses propres membres. —

Quand en France se leva cette dévotion gran-
= de et vigoureuse qui aurait voué des misérables
dérégulés de nos jours, et qu'elle fit périr la noblesse,
ce ne fut pas par une dérogation au principe, mais la

conséquence d'un nouvel ordre de choses: le même principe
 fit succomber le trône. Mais la guillotine, sans rancune
 et sans insulte, jouait au nom d'une société nouvelle, et
 la Marseillaise, hymne de l'avenir, retentissait autour
 d'elle. Cet avenir ne tarda pas à s'ouvrir pour tout le
 monde; beaucoup de nobles qui avaient survécu à la sui-
 =ne de leurs frères, vinrent se régénérer à cette source nou-
 =velle, et trouvèrent dans les bienfaits sociaux, qu'ils par-
 =tageaient avec tous les citoyens, des compensations
 pour ce qu'ils avaient perdu; la gloire nouvelle dont ils
 eurent aussi leur part, vint accroître leur ancien hon-
 =neur, leurs anciens souvenirs. Mais vous, à la place
 de cet ordre de choses dont vous vous enlevez les derniè-
 =res garanties, que substituez-vous? Vous voulez
 continuer cet ordre de choses avec les principes que
 votre bouche professe, et vos actions viennent leur
 donner un sanglant démenti. Vous poursuivez fiè-
 =rement votre marche, atteint que vous êtes de la plus
 grave des maladies d'un gouvernement, celle de se
 mentir à soi-même. —

Et quel avenir ouvrez-vous à cette noble patrie?
 Les ignobles voix dont retentissent vos journaux
 mercenaires, c'est là la Marseillaise de vos Brand,
 de vos Bmeind, de vos Benedik, de vos Exela, c'est là le
 chant de votre nouvelle alliance avec les bandes de Gathie.
 Vous ne pouvez cette noblesse dans la situation précédente
 — te

que vous lui avez faite, situation enrichie d'une igno-
-minie nouvelle, et vous nous ferex régèter de cette
vie, propre à votre régime, de cette vie sans intérêt,
sans élévation, sans gloire, sans salut. —

Vous avez bien des fois, dans vos notes, dans
vos déclarations, dans vos protocoles, dans vos Trai-
-tés, à ce grand congrès de Vienne surtout, profes-
-sé votre respect pour la nationalité polonaise;
qu'est-elle devenue entre vos mains. & Depuis
nombre d'années déjà vous n'avez que cajoleries
et promesses pour notre peuple des campagnes,
que ne reprochant blâmes pour la noblesse polonaise;
il semblerait donc que c'est dans le peuple que ré-
-sidait notre nationalité, objet de vos attentions.
Mais sur ces entrefaites, distillant goutte à goutte
dans l'esprit du peuple votre rancune d'origine
étrangère, vous êtes parvenue lui persuader
qu'il n'était pas Polonais, que les Polonais, c'é-
-taient les nobles seulement, et que ces nobles
étaient aussi bien les ennemis du peuple que
des Allemands. Il ne restait donc que la nobles-
-se pour sanctuaire de cette nationalité d'ard esti-
-mée par vous. Eh bien! la noblesse polonaise,
dans cette grande journée de corvée sanglante, vous
la laissez extirper par vos loyaux paysans, comme
la mauvaise herbe de vos champs, et dans ce mo-
-ment, mon Prince, ce qui avait été jusque là natio-
-nalité polonaise, vous le flétrissez du nom de poloni-
-mer.

Encore une fois, dites-vous, dites-vous de bonne foi, où est cette nationalité pour laquelle à l'ant de reprises vous avez témoigné votre estime?

En vain voudrait-on se le dissimuler, le fait qui vient de se consommer en Galicie, est depuis la partage de la Pologne, l'événement le plus important pour l'Europe orientale. Mais un grand pays avait été partagé; c'était là un partage extérieur, la sacration du territoire; les éléments constitutifs de cette société étaient restés intacts, le coup n'avait pas atteint le cœur de la nation. Là vivait encore cette nationalité à l'ant chienne par l'Europe, si bien protégée depuis par ses sympathies, si efficacement défendue par ses discours. Car elle ne consistait pas seulement dans la langue; cette langue nous était chère, comme expression, comme organe des instincts, des sentiments, des pensées les plus intimes, des rêves, des souvenirs de tout notre peuple. Et quelle était donc la source vivifiante et sacrée de tout ceci, qui constituait notre génie national? C'était cette union étroite et traditionnelle entre le gentilhomme et le peuple des campagnes; c'étaient les mœurs, les usages; c'étaient toutes ces belles inspirations, cette confiance mutuelle et tous ces généreux exploits dans lesquels s'engageait sans tarir, l'âme de la nation, et dont l'ant Par l'effet de vos mesures, préparées de longue main, et dont l'événement de Galicie, n'est que le dernier résultat, cette nation se trouve enfin décomposée, dispersée dans ses éléments.

Depuis que ces membres de la grande famille, les nobles et
paysans sont excités et soulevés les uns contre les autres,
depuis que cette société déchire ses propres entrailles, il
n'y a plus de nation polonaise. La portée des événe-
-mens de Gallicie ne s'arrête pas aux contrées qui ont
été le théâtre du carnage, elle ne s'arrête pas même
aux frontières de cette province; non, ce n'est pas le
tout de votre œuvre. Son effet moral pénètre partout
où il y a des nobles et des paysans polonais. De-
-puis que ce récit fureste parcourt nos plaines, une
morne tristesse pèse sur le pays. De sinistres nu-
-meurs, préhudes ordinaires d'une plus triste
réalité, à laquelle tout le monde voudrait ne pas
croire, parcourent ces contrées. L'ancienne confian-
-ce est ébranlée, le voisinage du maître et du
paysan se change en embuscade, et la paix par-
-ticipe de toutes les agitations d'une suspension
d'armes. La main de la bienfaisance se glace,
arrêtée par l'appréhension que le bienfait ne
perde sa pureté en devenant rançon un jour;
le dévouement est dépouillé de sa valeur par le
soupçon qui s'y attache, et la gratitude à perdre
son abandon par la crainte d'être accusée de fai-
-blesse. Notre sommeil se change en cauchemar
nos veillées en frayses, et nos journées devien-
-nent une longue et cruelle angoisse. Le père de
famille, en bénissant le soir ses enfans, leur adieu
-se dans son cœur de secrets adieux. Le gentilhomme
s'arrête,

si on lui avait saisi de quoi se défendre, et l'honnête
 paysan frémit à l'idée de cette fatalité qui pourrait le
 pousser à imiter l'exemple que vous lui avez donné.
 Dans un pays où depuis longtemps la vie a perdu
 sa valeur et où le mépris de la mort s'est changé en
 habitude, une vive crainte a saisi les esprits; on ne
 craint point le trépas, mais on frémit à l'idée de
 mourir de la main des siens, de ceux qu'on considère
 comme ses enfans. C'est de ce nom que dans nos maux
 polonoises s'appelaient nos paysans, avant que sous
 votre régime paternel ils n'eussent appris à appor-
 —mer ceux que jusqu'à ce jour ils nommaient leurs
 pères. Oui, vous nous avez ravi leurs cœurs, et vous
 avez enseigné le funeste secret de nous les enlever.

Toutefois pour rien au monde, vous ne nous avez
 vu supplians: aujourd'hui nous venons vous im-
 —plorer. On dit en Gallicie que vous aimez à nous
 voir mourir: ôtez-nous la vie, mais de grâce, rece-
 —vez la comme la rançon de ce que vous nous avez en-
 —levé; prenez nos têtes, mais avant de les faire tom-
 —ber, rendez-nous l'affection de nos paysans, et quand
 on nous tuera, ne faites plus que ce soit par leurs
 mains. Nous ne vous parlerons plus de notre an-
 —cienne patrie, puisque vous dites que c'est un crime
 de nous en souvenir; nous ne vous parlerons pas des
 traités, puisque vous n'aimez pas que nous vous rap-
 —pelions

vos engagements. Mais de grâce, souffrez que nous
vous parlions de cette seule et unique nationalité
vraie bien, si ce mot encore vous effarouche, que nous
vous parlions de ce que vous pourriez appeler comme
il vous plaira, de ce quelque chose, de cette existence
que vous pourriez nous laisser mener sans qu'on
s'en occupât: il n'en aurait été question dans au-
= cun débat parlementaire, l'Europe l'aurait
ignoré ou ne l'aurait pas comprise et personne
à ce sujet ne vous aurait molesté. C'était un
rien que cette existence, cela ne valait pas la pei-
= ne d'être remarqué, et cependant ce rien, c'était
tout pour nous, tout ce qui nous restait de nos
anciennes nichesses et de l'héritage de nos pi-
= nes. C'était la vie avec ce peuple et au milieu
de ce peuple, pour lui et par lui, que vous nous
avez enlevée. Cette existence c'était la vie de cam-
= pagne; vous avez tué pour nous la vie de
campagne, cette seule vie publique et l'unique
patrie qui nous était restée. Rendez-nous-la,
rendez nous les cœurs de nos paysans. — Hélas!
nous ne les aurons plus, nous le savons bien.
Vous les avez confisqués au profit de l'empereur?
Vous dites, mon Prince, en avoir fait la base
large de son trône. Depuis soixante-dix ans vous
élargissez cette base, et de jour en jour vous vous
refaulez sur nous-mêmes, si bien que, comme

unique base de notre existence à nous vous nous laissez
le désespoir; et c'est au feu tout ce qui nous reste de notre
nationalité.

Un compte avec l'Autriche s'ouvre pour nous dans
les livres éternels de la Providence, et la nouvelle page,
mon Prince, c'est par votre nom qu'elle commence.

À la fin d'une longue et glorieuse carrière, avant
de descendre dans la tombe, vos pieds ont glissé dans le
sang. C'est le sang des descendants de cette noble race qui
jadis a versé le sien sous les remparts de Vienne.
Des tours de l'antique château de nos rois, que vous changez
en citadelle, on voit encore chaque nuit sur l'horizon bordé
par les Carpathes, la lueur des feux qui consomment nos can-
-pagues. Mais en contemplant l'aurore, ne voyez vous pas
cette autre lueur, cette traînée sanglante qui partant de vos
mains s'étend sur les têtes de la noble et antique race
de Rodolphe de Habsbourg et de Marie-Thérèse, comme
un nuage enflammé qui présage la foudre et l'incendie.

Pour ceux qui dans cette œuvre ont été de trop dociles
instruments, après les orgies du crime viennent le calme
solitaire du remords, ils rencontreront les ombres de
leurs victimes, auxquelles vous n'avez pas fait ratifier
le pardon accordé par vous à leurs meurtriers. Au nom
des Bogusz, des Kotarski, des Ray, chaque Polonais s'in-
-clinera avec respect. Ces veuves, ces orphelins, qui ont
survécu, deviendront un objet d'hospitalité et de culte pour
tout Slave honnête homme. Chaque maison se trouvera
(Ce seront les sœurs, les enfants de chaque'un de vous) honorée.

honorée de la poussière de leurs pieds. Les cris de leurs
maledictions, qui déjà ont retenti aux oreilles épouvan-
= vantées d'un membre de votre famille impériale,
se mêleront aux gémissements des repentis des apa-
= piens. Viendra enfin le jour où les forçats libérés
de vos prisons espéreront d'être les guides et les gar-
= diens de ce peuple égaré. Ce peuple nu, mais jadis
honnête et pieux, que votre régime songeur et les
influences de vos agents ont fait dégénérer en meur-
= triers, retrouvera au fond de sa conscience, ce Dieu
qui est le votre et le nôtre, et que vous lui avez fait
oublier pour le service de votre empereur. Votre
amnistie n'aura pas lavé sa conscience. Il se sentira
= va criminel et se prouva, et le doigt de la justice
divine, agissant dans ses instincts, lui fera de vive
= voix celui qui l'a poussé au crime. C'est à cette
source que renverront un jour ses haines de
tout le poids de ses remords. Les nouveaux nes-
= sentiments irons réveillés sous la cendre les ha-
= nes immortelles de notre race. J'ai vu contre les
Allemands, ces haines ressusciteront plus vives
= ces, et se dirigeront contre l'Autriche plus sain-
= tes que jamais. Le mapaene de Gallicie vivra
dans la mémoire des tribus polonaises; il sera
transmis de génération en génération par nos récits
domestiques, par les chants de nos bandes, et se pi-
= gnant au souvenir de tant d'autres cruautés autri-
= chiennes, cette tradition roulera comme un tonnerre

parmi les nations slaves, de peuple à peuple. —

La Providence ne fera-t-elle pas surgir un jour celui qui s'emparera de tous ces malheurs, de ces outrages, de ces haines, de cet orgueil comprimé, de ces malédictions, de ces douleurs et de ces souvenirs, et qui attendant à son char ces funies éternelles, les lancera sur la route du destin, pour faire éclater une juste et mémorable vengeance? Les pas du vengeur sont-ils loin du seuil de votre porte? Est-il loin de nous, celui à qui il sera donné de réunir les membres épars des populations slaves, que vous groupez maintenant les races polonaises, immenses matériaux d'une construction nouvelle? —

La dévolution de la nationalité polonaise n'est que l'une des faces du fait important qui s'accomplit dans cette partie de l'Europe: ce n'est là que la moitié de votre œuvre. Croyez-vous avoir fait gagner à la nationalité allemande le terrain que la nôtre a perdu? —

C'est à Cracovie, qu'on a vu pour la première fois un élan réciproque de la nationalité polonaise expirant sous le coup que vous lui portiez et de la nationalité russe qui accourait à elle. On le sait bien, cet élan dont tant de pénétrés les habitants de Cracovie avant l'occupation de son territoire par les troupes russes, n'était nullement l'effet de ce régime de dix jours, trop partidiaux pour être terrible. Non, cette impulsion se rapportait à vous,

c'était contre les horreurs de Gallicie, dont le retour de vos troupes menaçait la république, qu'on implora l'avis des Russes. Ces acclamations générales de sympathie, ces cris de joie avec lesquels on les reçut, ne sonnèrent-ils pas à vos oreilles comme le chant d'un mariage dont devra naître un avenir tout nouveau?

Comme les évènements de Gallicie avaient retenti à Cracovie, le récit de cette armée et de cet accueil retentit à son tour en Gallicie, et déjà on a vu s'y avertir.

Beaucoup de nobles, fuyant les excès de vos loyaux paysans, ont demandé un asile aux autorités Russes. De la part des Russes, cette manière de se présenter à Cracovie n'est pas un fait isolé; leur conduite sur d'autres points s'y rapporte parfaitement. Il faut compter ici le châtiment de ces paysans galliciens que vos autorités, si rigides ordinairement sur le passage des frontières, n'empêchèrent pas de pénétrer dans le royaume de Pologne pour y faire la propagande de l'anarchie. Ici appartient également la punition sévère de quelques paysans du royaume qui, infectés de cette contagion, saisirent et amenèrent à l'autorité des propriétaires qui leur étaient suspects, ce qui, chez vos états, était suffisant pour autoriser les violences. La noblesse a aussi reconnue avec gratitude comment bien les autorités du royaume se montrent attentives, dans les journaux du pays, à écarter tout ce qui respirait la haine, la calomnie et le mépris de cette noblesse. D'un autre côté, la nouvelle des négociations poursuivies à Rome a contribué à rassurer les esprits

sur cette grave question de la liberté de conscience.

Certes, le gouvernement russe est sévère pour la noblesse polonaise, mais un Romanoff est trop bon gentilhomme pour haïr, même parmi ses ennemis, à peine ses semblables; il est trop consciencieux pour les détruire par mesure de précaution, et trop homme d'honneur pour insultes ses victimes. L'autocrate, dominant d'une main égale toutes les classes de ses sujets, se garde bien de réprimer les révoltes des uns au moyen de quel-ques concertés avec les autres. Comme vous et avec vous, les Russes ont détrôné notre roi, nos institutions, nos libertés: ils haïssent indirectement la vindicte publique, ils la font exercer d'une main de fer par les organes de leurs lois, et ils n'ont jamais alié- ni à des apôtins la souveraineté de leur exar. Leur régime rigoureux dédaigne d'avoir deux faces; ils n'affectent pas la mansuétude. Ils n'ont pas certains souverains d'ex-plaite sur nos champs de bataille, à effacer à notre égard par des atrocités belliqueuses contre des malheureux sans armes. Une partie de nos anciennes mœurs trou- ve grâce à leurs yeux, comme reliques de la nationalité slave.

Votre conduite en Galicie où vous étiez en contact avec notre sang la base large de votre puissance, n'est pas non plus un fait isolé. Pendant qu'on y mapserait nos prières, votre dépêche, mon Prince, donna en Allemagne le signal d'un autre carnage, de cet acharnement journalier qui, pres- que dans tous les organes, de ce qui devrait être l'opinion publique en Allemagne, fait main basse sur nos souve- rains, notre gloire et notre honneur. Et vous en déplaise, vous êtes devenu populaire chez vous, depuis que vous nous outragez.

En Pologne, les calomnies les plus absurdes et les plus injurieuses pour la noblesse polonaise, s'accroissent tous les jours sous les yeux même des autorités du pays. Et vous savez s'il nous reste des moyens de défense, dans vos feuilles surtout et celles de la Pologne, ou les attaques ne s'arrêtent pas. Vos institutions germaniques nous ont, bien avant le débat, ôté la parole.

«Memoriam quoque ipsam cum voce perdidisti perit,
« si nam in nostra potestate esset oblivisci quam scire.»

Ma voix même, qui, la première, s'élevait du fond de notre pays, à des enfin isolées, n'ose se faire entendre que sous la sauvegarde de l'anonyme.

Tout concourt à opérer un changement dans les dispositions des Polonais à l'égard des Russes; un nouvel avenir se prépare. Il nous faut prendre un parti. Cette marche désordonnée et aventureuse que nous suivons jusqu'à ce jour, il nous faut, au moyen d'une résolution hardie, qui pourra faire saigner nos cœurs, substituer une conduite saine et tracée par les événements. Au lieu de nous consumer à mendier une position à l'étranger, nous pouvons, en rentrant en nous-mêmes, créer notre avenir dans la région opposée, et nous frayé une route dans les entrailles mêmes de cet immense empire. De plus en plus impuissants à nous rendre maîtres de notre destinée comme corps politique, cette État, nous pouvons en trouver une nouvelle comme individus de la même race. Souvent on a vu se débattre dans un long antagonisme des éléments appelés à se parfaire, à se tempérer, à se modifier, réciproque-

= ment,

pour trouver, en s'unissant, leur commune destinée. Ne
 serait-ce pas le cas pour les deux nations slaves, achar-
 nées jusqu'à dans une guerre fratricide; et les atro-
 cités de l'étranger n'auront-elles pas servi à accélérer
 le jour de leur reconnaissance, à faire surgir entre elles
 l'unité slave, dans le sentiment de laquelle pourront
 s'éteindre leurs haines. Dans la civilité du régime qui
 pèse sur nous en Russie, nous sommes nous-mêmes de
 maître. Ne commencerons-nous pas à vouloir libre-
 ment ce que jusqu'à nous n'avons fait que subir; à
 accepter de gré cette nécessité qui aujourd'hui nous en-
 chaîne en rebelles? Respecté que nous aurons ce qui de
 nous poses en esclaves, notre maître, malgré lui, sera
 devenu notre frère. —

Dans l'empire romain, avec la distinction des na-
 ces, avec l'esprit revêché des provinces, s'imposa
 l'apogée du régime et la mosquée des proconsuls: alors
 le nom de Romain devint un collectif pour marquer
 cette fusion immense de toutes les nationalités, de
 toutes les conditions, de tous les intérêts, de toutes les
 histoires de ces provinces. Les Grecs conquis eurent
 une grande influence sur la marche de la civi-
 lisation et sur les destinées de cet empire, et lorsque
 par son immensité même, il se divisa, ils se consti-
 tuèrent à part dans cet empire de Constantinople, au-
 quel une grande partie des peuples slaves doivent le
 commencement

de leur civilisation, de cet empire que les Slaves peu-
-vent un jour être appelés à reconstruire, pour ache-
-ver l'œuvre de Jean Sobieski, en replaçant l'acrotis
sur l'église de Sainte Sophie. Les provinces de la
Pologne ne marquent pas en Russie, comme État,
comme corps politique, mais à part l'accroissement
de force matérielle qu'elles lui ont apporté, elles in-
-cent, comme élément allemand, une influence im-
-portante sur ses destinées; de plus, elles lui donnent
sur l'Allemagne une portée dont les suites se fe-
-ront sentir un jour. L'annexionnement du caractère
propre de ces provinces, appauvrirait l'empire de
toutes ces influences. Par notre concours moral, les
forces de l'empire recevraient une augmentation
incalculable. Il se fortifierait à l'intérieur, en se
guérissant de cette fièvre que nos résistances entre-
-tiennent dans son sein. Il s'enrichirait de toutes
les forces intellectuelles et morales de notre race,
dont l'influence sur ses destinées ne tarderait pas
à paraître. Qui sait si les souffrances intérieures
de la société russe ne se trouveraient pas calmées
un jour par cette fusion de l'élément polonais; et
alors notre commune société slave s'élèverait
peut être plus riche et meilleure que chacune de
ces nationalités distinctes aujourd'hui, qu'elle aurait
réunies dans son sein. Enfin l'empire gagnerait
par nous une influence sur toutes les contrées
habitées par nos frères et par là aussi un nouvel
ascendant sur le reste des populations slaves du midi et
de l'occident.

La noblesse polonaise profinera sans doute marchée
 avec les Russes à la tête de la civilisation slave, jeune, vigou-
 reuse et pleine d'avenir, que de se traîner courbée, mé-
 prisée, haie, injuriée, à la queue de notre civilisation
 décrépète, tracapièze et présomptueuse. En compensation
 de toutes que nous apportierions à la Russie, elle fourrai-
 rait à notre race une vaste carrière de travail social, et
 d'intérêts positifs et majeurs, qui rempliraient le vide
 désespérant de notre situation actuelle. Notre état sou-
 verain, d'esclaves et de mendiants en même temps, nous dé-
 grade et nous énerve. Dans la poursuite fiévreuse
 et oisive d'un avenir insaisissable, dans l'insouciance
 d'un présent qui s'envole à jamais, nos facultés de spi-
 rituel, notre raison se pervertit, nos sentimens se
 dépravent et le dépit, qui accompagne notre pain quoti-
 dien, altère en nous la dignité de la nature humaine.

Les beaux traits du caractère polonais se décomposent,
 à la place des qualités de nos pères, de l'élévation de leur
 âme, de leur bienveillance, de leur noble ambition, nous
 voyons succéder l'insolence, la bassesse, l'envie. Leurs dé-
 fautes mêmes se réfléchissent en nous: au chaos imposant
 de leurs troubles, nous substituons la rancune et la misé-
 rance de nos querelles. Notre vie politique, c'est la parole
 stérile, qui absorbe le reste de nos forces. Le bourdonne-
 ment de nos discussions prend le nom d'opinion publique
 car dans cette arête les mots de notre belle langue se dépla-
 cent au pif et cessent de se rapporter à des réalités. Les âmes

D'élite parmi nous, ces pasteurs d'un troupeau égaré, se
consument en efforts de géant. L'affliction et la mort les
surprennent avant l'âge. Les cœurs se désolent, les esprits
s'aiguisent, et l'image de la vérité s'obscurcit de plus en
plus au milieu de nous. L'espérance, même s'en dénature,
les mères allaitent nos enfants de fiel et de sang, et la
gangrène qui dévore les pierres, dévorant de bonne heure ces
tendres âmes, les fait, au milieu d'une époque riche en
conquêtes intellectuelles et sociales, dépérir à nos yeux.
Non la rage séculaire au cœur de tant de générations
n'est pas, ne peut pas être la volonté de Dieu, et la pas-
sion pour nous, comme la légitimité pour vous, ne
peut pas être une idole à laquelle on doive sacrifier
les grands intérêts de l'humanité et les principes
éternels de l'ordre social.

Est-ce pendant longtemps encore que nous conti-
-nuerons à valoir à peu pour avoir de quoi faire un
don acceptable de nous-mêmes? Est-ce pendant long-
-temps que nous demeurerons aptes à excuser des in-
-fluences morales salutaires, au lieu de devenir
capables seulement de recevoir toutes les contagions?
Ce jour est-il si loigné où la noblesse polonaise, dévi-
-née, amenant avec elle ces débris d'un peuple qu'elle
traîne encore à sa suite, fière, mais imposant silen-
-ce à son cœur palpitant, pourra dire à un empereur
de Russie: nous venons nous remettre à vous, comme
au plus généreux de nos ennemis. Nous vous avons
jusqu'à appartenir en esclaves, par la conquête, par

par la terreur, et nous comptions pour rien nos en-
 -mens extorqués; aujourd'hui vous acquiescez sur nous
 un nouveau titre. Unissant désormais nos destinées à
 celles de votre empire, nous nous donnons à vous et à vos
 libres, qui ont le courage de se reconnaître vaincus; nous
 le faisons de notre propre volonté, sans démonstration,
 et sans calcul de cœur et de conviction. Vous devenez
 aujourd'hui pour nous aussi, comme vous l'êtes déjà
 malgré nous, notre souverain par la grâce de ce Dieu
 au jugement duquel, manifesté dans les destinées de
 notre peuple, nous nous soumettons. Nous laissons
 derrière nous toutes ces dispositions, notre unique
 avoir, ces sympathies, calculées et trompeuses, cette
 éloquence à bon marché; ces garanties et tout ce que
 ces hommes diconoient de titres pompeux de droits des
 gens, lambeaux de vêtements, dont la charité de l'Eu-
 -rope se complaisait à nous entourer, mais qui cou-
 -vrent mal les plaies et les flétrissures de notre corps
 meurtri. Non, nous ne reculons pas devant la pre-
 -mière des lois de votre empire: nous ne stipulons
 pas de conditions, vous jugerez vous-même quand
 vous pourrez vous détacher de la sévérité de votre loi
 à notre égard, pas de réserve donc, mais vous verrez
 une prière, une prière silencieuse, écrite dans nos
 cœurs en caractères flamboyans, cette seule et unique
 prière: Ne laissez pas impuni le crime commis par
 l'étranger sur nos frères de Gallie, et dans leur sangri-
 -pandes,

n'oubliez pas le sang slave qui crie vengeance.» —

Si les évènements de Gallicie, contribuent à nous ouvrir enfin les yeux, le sang innocent de nos frères nous aura profité à nous, à nos enfans ainsi qu'aux enfans de vos victimes. Mais pour vous-même aussi, il n'aura pas coulé en vain. —

Quand la main de Frédéric II, en fondant la grandeur de la Prusse, lui imprima une pente au progrès social, son règne fut pour cette monarchie le commencement d'une ère nouvelle, il fut continué par une suite d'hommes d'Etat, de vobis icha-
-nés, et jamais ce pays ne fut en arrière des réfor-
-mes sociales, sous plus d'un rapport il en donna l'exemple. — Chez vous, Joseph II, imitateur impa-
-tient du grand Frédéric, fut un fait isolé, un heureux hasard pour son pays. Sa législation dont les ordonnances sur les rapports agraires font une des principales parties, donna partout l'ivresse des régimes subséquens. On tenait à honneur en Autriche de se raidir contre toute réforme. L'œuvre de l'empereur Joseph, comprimée dans son développement, au lieu de devenir un point de progrès et de force, devint un ver rongeur dans votre édifice social. Les mêmes évènements ont mis à découvert et la dissolution de votre nationalité et les désordres de votre Etat. Dans les autres provinces où il n'y a pas de noblesse polonaise, vous n'avez pas encore de nobles qui en égou-
-ga,

mais partout vous avez des nobles qui entraînent, des popula-
 -tions qui espèrent et s'agitent autour d'un gouvernement
 qui n'a pas appris à se courber à temps. Ce que vous refusez
 -riez en folie aux vœux du pays, vous l'accorderiez
 bientôt à des bandes d'aspicins à peine désarmés. On
 sait maintenant la voie par laquelle s'obtiennent vos
 bienfaits. Dans peu d'années vous paierez avec usure
 et encore une fois le sang généreux de la noblesse polonaise
 aura ouvert à vos peuples la voie du salut. Mais
 partout, dans vos foyers domestiques, comme sur vos
 frontières; dans ce qui entre dans vos prévisions, comme
 dans ce qui les dépasse; dans les conceptions qui vous se-
 -ront arrachées, comme dans les châtimens que la jus-
 -tice divine peut vous réserver, vous éprouverez la
 vérité de cette expression de votre poète: *Pruff!*

«Das Blut ist ein Aufwand und kein Gewinn.»

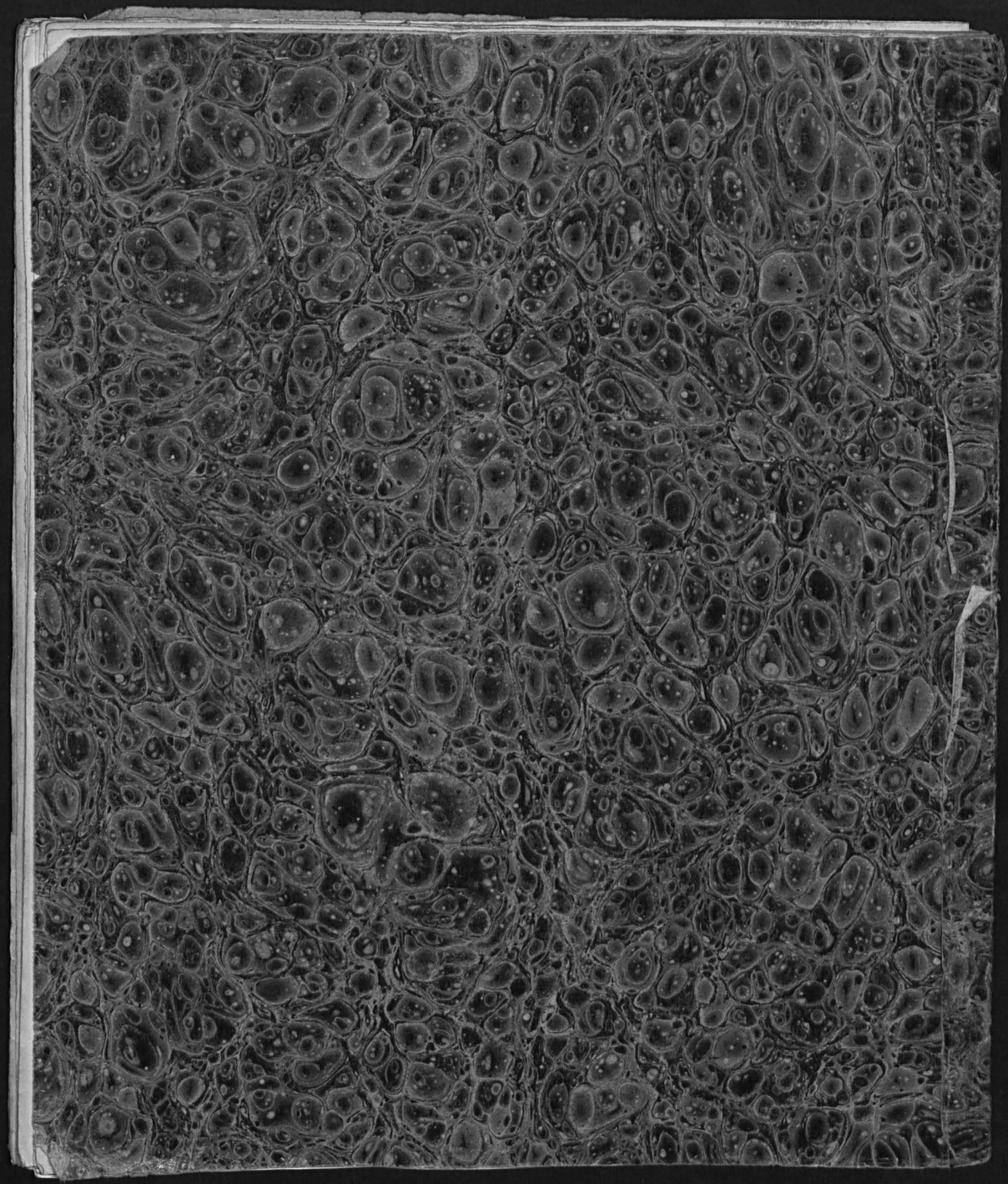
(La sang est une dépense à part.)

Croyez, mon Prince, que pour votre manière d'agir
 à notre égard, je ne cesserais d'être votre ennemi jusqu'à
 la fin de mes jours; mais je prétends l'être d'une
 manière franche et loyale, je le serai en gentilhomme,
 et j'aimerai à vous conserver sous tous les autres
 rapports l'estime personnelle et le respect que depuis long-
 -temps je vous ai voués.

Le 15 Avril 1846

Fin

les annués d'amélioration sociale et de réforme, vous les
 payerez
 Imprimé à Paris
 chez Paul Renouard



Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1

62-002 Suchy Las

www.digital-center.pl

biuro@digital-center.pl

tel./fax (0-61) 665 82 72

tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.

Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.